

## Famille n°1 – LES CHAIBIS

### Présentation

La famille Chaibi, c'est plusieurs générations qui se racontent dans le même salon. Il y a Sonia et Saloua, deux sœurs tunisiennes, et les filles de Sonia, Manel et Haya, qui ont grandi à Noisy-le-Grand, en Seine-Saint-Denis.

Sonia est arrivée en France en 1983, à huit ans. Pas vraiment par choix. Sa sœur aînée, installée à Paris avec son mari, avait besoin de quelqu'un pour garder ses enfants. Sonia ne parlait pas un mot de français. Elle a appris en un an, dans une école spéciale pour enfants immigrés, avant de s'installer définitivement en banlieue parisienne.

Saloua, elle, est arrivée plus tard, attirée par une France qu'elle avait imaginée à travers les livres. Elle avait grandi dans le sud de la Tunisie, près de la frontière libyenne, sous la dictature de Ben Ali. La France représentait pour elle la liberté, la justice, les droits de l'homme. La réalité de la banlieue, en arrivant, l'a un peu secouée.

Manel et Haya, elles, sont nées en France. Elles ont grandi à Noisy-le-Grand, entre les allers-retours en Tunisie l'été, les mariages en famille et le quotidien du neuf-trois. Ce sont elles qui portent maintenant cette double culture.

Ce que raconte cet entretien, c'est l'histoire de cette transmission. Comment on quitte un pays, comment on s'en construit un autre, et ce qu'on garde de cette histoire : les objets, les gestes, les recettes. C'est aussi une conversation à plusieurs voix sur ce que ça veut dire de se sentir d'ici et de là-bas en même temps.

## 1. La France rêvée

*Pourquoi et comment êtes-vous arrivé dans le 93 ? Qu'est ce qui vous y a amené ?*

### SALOUA

J'ai grandi en Tunisie jusqu'à mes vingt ans. J'avais cette soif de valeurs : les droits de l'homme, la justice, les Lumières. Pour moi, tout ça c'était la France. Je voyageais à travers les livres. Germinal de Zola m'a vraiment marquée. C'était ça les valeurs sociales, l'égalité, alors qu'on vivait sous la dictature de Ben Ali. Je me disais qu'il fallait s'en sortir.

La Tunisie a cette double culture depuis longtemps. L'histoire dit qu'on vient du Liban, que les Phéniciens sont arrivés jusqu'à Carthage. Élipha aurait fondé Carthage. C'est pas improbable. Les Tunisiens ont toujours eu un lien particulier avec les Libanais, on se ressemble sur beaucoup de choses.

### SONIA

On se sent immigré ici, pas forcément français, même si c'est l'Europe. Il y a ce sentiment d'être en décalage. Les Français ont tendance à te rappeler que tu n'es pas des leurs. Hier soir encore, en rentrant chez moi, je pensais à des collègues qui viennent d'acheter des appartements, qui héritent de cent, deux cents mille euros. Eux ils partent avec quelque chose en plus. Nous, on s'est battus pour travailler, pour aider la famille restée au pays. On

n'a pas le même bagage au départ. Des fois je me console en me disant qu'on a plus de mérite. Mes enfants, je ne leur laisse pas d'héritage matériel. Mais je peux leur dire : j'ai rêvé, et tu peux devenir qui tu veux.

SALOUA

En 2000, quand je passais mon bac en Tunisie, on était encore sous dictature. Sonia m'envoyait des livres de Dumas et Zola. Je vivais avec ça. J'étais attirée par la politique, je me voyais devenir présidente. Ce rêve, peut-être qu'il se réalisera à travers mes enfants. Mon père était maçon, il travaillait avec ses moyens. Mais il nous a transmis des valeurs simples : aimer l'autre, la justice, ne pas avoir de haine. Aujourd'hui on se souvient de lui tous les jours.

En Tunisie, quand on parlait d'avenir entre élèves, les autres disaient : moi c'est la voiture, la maison, le mariage. Moi je refusais le mariage. Hors de question qu'on m'enferme dans ça. Je voulais changer le monde. Je n'ai jamais pensé à l'argent. Je voulais m'enrichir de cultures, voyager, apprendre. L'accès à la culture, on n'est pas tous égaux là-dessus. Au sud de la Tunisie, près de la frontière libyenne, les livres étaient chers, difficiles à trouver. C'est pour ça que Sonia m'envoyait tous les classiques français.

## **2. La maison au pays**

SALOUA

L'immigré, qu'est-ce qu'il fait ? Il vient en France mais il essaie de se construire une maison au bled. Pour ses vieux jours, pour revenir profiter du soleil à la retraite.

SONIA

C'est universel. Que ce soient les Portugais, les Espagnols, les Tunisiens, les Marocains, il y a toujours cet objectif, cette maison. On sait qu'on n'y vivra jamais vraiment, peut-être une semaine ou deux par an. Mais on l'améliore à chaque fois.

SALOUA

Sonia me dit toujours qu'il manque ci, qu'il manque ça. Moi je lui dis de se calmer, même si il va falloir penser à préparer cette maison pour ce moment-là : les six mois qu'on passera là-bas quand on sera retraités.

SONIA

Ce que j'aimerais, c'est qu'elle soit décorée avec des objets d'artisanat local. Mais il faut du temps, de l'argent, et ici les impératifs s'accumulent. Les années passent, les enfants grandissent. C'est difficile. Et puis, moi je ne suis pas sûre de vouloir y retourner. J'ai grandi ici. Je ne me vois pas là-bas avec ma canne, au milieu de gens que je ne connais plus.

## SALOUA

Ma mère est venue en France en 2011, après le décès de mon père. On avait décidé avec ma sœur de ne pas la laisser seule au pays. Les démarches pour ses papiers ont pris du temps, elle est restée cinq ans sans pouvoir rentrer. On l'avait préparée psychologiquement à cette longue attente car c'est un processus compliqué. Elle a patienté, puis elle est rentrée. Et depuis là-bas, tout a changé. Ses amies sont décédées, les voisins ne sont plus les mêmes. Elle a perdu tous ses repères. Et finalement aujourd'hui c'est ici qu'elle se sent le mieux, dans sa petite maison, entourée de ses petits-enfants.

Ce qui est marrant c'est que maintenant, quand il y a un match de l'équipe de France, elle sort son drapeau. Elle dit : je suis française. À quatre-vingt-six ans, elle dénigre même la Tunisie. Elle dit qu'elle aime la France et qu'il faut que la Tunisie évolue comme la France.

## SONIA

Au bled, avant les téléphones, les gens étaient obligés de sortir, de rendre visite. Les maisons donnaient toutes les unes sur les autres, les enfants jouaient devant chez l'un et chez l'autre. C'était un vrai contact physique. Maintenant avec les téléphones, ils s'appellent plus souvent, mais ils se voient moins. Ma mère en Tunisie est physiquement seule même si le téléphone sonne. Ici, on passe la voir, on mange avec elle. Si on ne vient pas, elle est capable de ne pas manger de la journée. C'est aussi ça l'avantage de vivre en France.

## SALOUA

Ma fille mange parfois chez mamie le midi, l'école n'est pas loin. Ma mère est trop contente. Elle prépare le repas depuis onze heures, elle s'assoit devant la porte et elle attend. Des fois ça me fait de la peine. Elle n'entend plus très bien, elle a peur de rater le coup de sonnette. Alors elles ont un code toutes les deux, des petits coups : toc toc toc. C'est une façon de la maintenir active, de lui donner un rôle. Sinon elle se laisserait aller. Son mari n'est plus là, sans ce lien quotidien, elle n'aurait plus rien à quoi se raccrocher. Mais là elle s'accroche à la vie, à ses petits-enfants.

## SONIA

Je me souviens de mes premiers jours ici. C'était des larmes, une vraie douleur. Je me demandais si j'avais fait le bon choix de quitter mon monde, mes parents. Mais une fois qu'on est là, on n'a pas d'autre choix que de réussir. On veut montrer à ses enfants qu'on est capable d'y arriver.

### **3. Arriver en France**

## SONIA

Je suis arrivée en France en 1983, j'avais huit ans. Ma sœur aînée était là depuis quelques années avec son mari. À l'époque, c'était courant chez les Tunisiens de faire venir un membre de la famille pour garder les enfants. Le sort a voulu que ce soit moi. Mon autre

sœur avait l'âge de se marier, les mentalités ne permettaient pas qu'elle voyage. Alors c'est moi qui ai été choisie.

Je ne comprenais pas un mot de français. Pas même les lettres de l'alphabet. On m'a mis dans un avion avec un petit panneau autour du cou, accompagnée d'une hôtesse. Ma sœur s'est trompée d'aéroport, Orly au lieu de Roissy. Je suis restée à attendre dans une salle, on m'a donné des petits gâteaux. Je pensais qu'on m'avait oubliée. Et puis ils sont venus me chercher.

Je me revois dans la voiture. Je venais du désert, et j'arrivais dans un pays avec des arbres à n'en plus finir, des bâtiments partout. J'étais bouche bée. Il m'a fallu presque un an pour vraiment me repérer. Et pendant ce temps-là, j'étais censée garder des enfants alors que j'en étais moi-même une. Un jour on s'est tous endormis, ma sœur est rentrée, elle nous a vus allongés par la fenêtre et a cru qu'on était morts. Elle a dû défoncer la porte. J'ai compris qu'il ne fallait pas s'endormir. Mais bon, j'étais une enfant.

On a vécu dans le dix-huitième à Paris jusqu'en 1986, puis on a déménagé à Noisy-le-Grand quand la famille s'est agrandie. J'ai appris le français pendant un an dans une école spéciale pour les enfants immigrés, il y avait des Algériens, des Marocains, des enfants comme moi. Donc je n'étais pas seule, j'avais des gens qui comprenaient ce que je vivais.

## SALOUA

Moi quand je suis arrivée, j'ai été choquée. Je suis arrivée au Champy à Noisy et je me suis dis c'est pas ça la France ! Pourquoi il n'y a que des Noirs et des Arabes et pourquoi on les a tous parkés dans ce ghetto. J'étais venue pour rencontrer d'autres cultures, trouver ce mélange que j'imaginai, et je me retrouvais dans un quartier fermé sur lui-même, duquel il était très compliqué de sortir. Puis moi j'étais à la fac à Assas donc le décalage était encore plus marqué. Il y avait le Front National, des enfants de ministres, un tout autre monde. J'étais vraiment pas bien. Il m'a fallu une année d'adaptation. J'avais idéalisé la France à travers mes livres, et la réalité m'a rattrapée.

## MANEL

C'est un peu comme les touristes asiatiques qui arrivent à Paris et qui sont déçus, ça s'appelle le Parisian blues, c'est un vrai phénomène. Ils s'en font tellement une image que quand ils arrivent, la réalité ne colle pas. Je pense que c'est un peu ça.

## SONIA

La France a voulu ces immigrés, elle est allée les chercher, que ce soient les Espagnols, les Portugais, les Maghrébins. Mais elle ne les a pas vraiment acceptés avec leur double culture. Surtout pour les maghrébins avec cette peur de l'islam, de ce que ça représente. Et ces questions-là, elles durent jusqu'à aujourd'hui.

## SALOUA

C'est après, grâce au travail de Sonia, aux gens qu'elle fréquentait, que j'ai retrouvé ce que je cherchais. Des gens avec des origines espagnoles, portugaises, attachés aux mêmes valeurs que moi. Là, je me suis sentie dans mon monde. On se retrouvait pour les fêtes, on s'invitait à la maison. C'était riche, c'était ce que la société devrait être. Mais le Champy, je ne peux pas le voir. Que de mauvais souvenirs. Les immigrés sont obligés de vivre là parce que c'est les seuls endroits accessibles à l'arrivée. Et on les y enferme, sans vraie possibilité de s'en sortir.

#### **4. L'enfance en Tunisie**

*Enfant, vous vous imaginiez comment votre mère, votre tante avaient grandi en Tunisie ? Est-ce que vous cherchiez à comprendre la différence entre votre quotidien et le leur ?*

MANEL

Pas vraiment, enfant. On se dit juste que c'est la même routine, mais avec le décor de la Tunisie. C'est en grandissant, à force de faire des allers-retours, qu'on découvre les habitudes des autres enfants. Par exemple pour l'Aïd, on a acheté des feux d'artifice qu'on a fait exploser en plein jour, ça ne servait à rien, on ne voyait rien. Et après on a découvert qu'ils faisaient exactement pareil quand ils étaient petits. Ce sont des habitudes qui restent là-bas, et qu'on découvre vraiment plus tard à force d'aller voir la famille directement en Tunisie.

SONIA

Moi je me rappelle les jeux de mon enfance en Tunisie. On n'avait pas de jouets, on les fabriquait. Des bouts de bois, des tissus, on assemblait des poupées avec ce qu'on avait. Vraiment avec ce qu'on avait.

SALOUA

Autour de chez nous, il y avait des palmiers partout. Les dattes encore vertes, on les prenait pour jouer, un peu comme des billes. On creusait un trou dans le sable et celui qui en attrapait le plus avait gagné. Un peu comme la pêche aux canards, mais inventée avec nos propres moyens. Vraiment rien comme matériel. Mais c' était bien.

SONIA

Avoir des chaussures, c'était déjà quelque chose. On avait une télé en noir et blanc. On n'avait pas de frigo, on avait un puits que toute la famille utilisait pour l'irrigation. Mon grand-père cultivait la menthe, le persil, les tomates, les carottes, il vendait au marché. Et on s'était fabriqué une piscine avec ce puits, on le remplissait et on plongeait dedans. Ma mère nous courait après parce que c'était pas fait pour ça.

Aujourd'hui, si tu donnes ça à un enfant, il te regarde de travers. La société te crée des besoins dont t'as pas besoin. On était loin de tout ça. C'était plus simple, un peu comme dans "la petite maison dans la prairie". Le vendredi, le meilleur jour de la semaine : mon

père allait faire sa prière, passait faire ses courses, et rentrait avec des dattes, des oranges, des bonbons. On était toutes gâtées, avec ses petits moyens d'ouvrier.

## 5. Banlieue, Paris

### MANEL

Ma première année de fac, c'est l'année que j'ai détestée le plus. Je ne sais même pas comment j'ai réussi à la valider. Dès le premier jour, j'arrive en me disant qu'il va y avoir des gens seuls, que quelqu'un va venir me parler. Et je vois tout le monde déjà en groupe. Je me demande comment ils se connaissent, c'est le premier jour. Et j'entends : ils viennent du même lycée. Petit à petit je comprends : ils habitent Paris intra-muros, leurs parents ont des métiers liés au droit. Moi, c'est pas ça du tout. J'étais la banlieusarde, je prenais le RER depuis Marne-la-Vallée. J'avais l'impression d'être un fantôme.

J'ai rejoint une association dès la première année. Sans ça, j'aurais lâché la fac. Le moment où j'ai su que j'existais pour les autres, c'est quand on m'a proposé de devenir trésorière. J'étais trop contente. C'était la seule occasion où je parlais vraiment aux gens.

J'entends des conversations que je raconte à ma mère après. Des gens de mon âge qui ont un appartement pour eux et un deuxième qu'ils mettent en location. Des parents qui font des prêts pour que leurs enfants soient propriétaires à vingt et un ans. Ce n'est pas la même histoire.

### SALOUA

Quand je suis arrivée à Assas, j'avais fui le Champy. Et là, à la fac, j'ai découvert l'autre extrême. La première claque c'était pas la classe sociale, c'était de voir que même entre personnes de couleur, il y avait une différence entre banlieue et Paris. Des gens qui venaient de Paris intra-muros et qui formaient déjà leurs groupes. Moi j'avais fait mon lycée ni à Paris, ni avec eux. J'étais l'étrangère.

### SONIA

Il y a une vraie hiérarchie entre banlieues aussi. L'ouest parisien est vu comme plus propre, plus riche. Les entreprises s'y installent, pas de notre côté. Et pourtant le RER A passe toutes les cinq minutes chez nous. C'est un choix politique. On est des cités-dortoirs, on va tous travailler de l'autre côté.

### MANEL

Et quand on commence à rénover le quatre-vingt-treize grâce au Grand Paris, on se demande pourquoi on ne l'a pas fait avant, pour ceux qui y vivaient déjà.

Même l'université Gustave Eiffel, juste à côté de Noisy-champs — elle est excellente, il y a l'École des Ponts, des formations de pointe. Mais au lycée on en parle jamais. On parle de

Paris, toujours Paris. Et pendant ce temps le CROUS de Noisy-champs est le même depuis dix ans, alors que celui de Paris est rénové régulièrement.

## **6. Se sentir française, se sentir tunisienne**

MANEL

C'est un gros mélange, et ça change selon les jours et les endroits. À la fac, j'ai l'impression qu'on me voit d'abord comme une Arabe, c'est mon identité tunisienne qui ressort. Mais dans les faits, je ne pratique rien de ma culture tunisienne au quotidien. Au bled, c'est l'inverse : ils me voient comme française parce que j'arrive avec mon arabe cassé. C'est en fonction du regard des autres que je me définis. C'est le yin et le yang. Si j'enlève le regard des autres, je suis les deux et c'est ce qui fait ma personnalité. Je ne pourrais pas choisir l'un ou l'autre.

HAYA

Moi c'est différent. Au quotidien je ne me pose pas cette question, je vis, point. Mais je sens qu'il y a un trop grand écart avec la culture française, je n'ai pas toujours les mêmes références que mes camarades. Ça n'a rien à voir avec moi. Du coup je préfère approfondir ma culture tunisienne, et peut-être un jour quitter la France.

SALOUA

C'est très générationnel, cette envie de partir. Mais je veux dire aux jeunes : ne rentrez pas dans ce piège. Vous ne serez pas mieux accueillis ailleurs. Restez fiers de ce que vous êtes. Cette période est compliquée politiquement, les médias diabolisent. Mais il y a toujours eu un ennemi désigné dans l'histoire. Ne vous laissez pas définir par ça.

SONIA

Moi je le dis à mes filles : on est arabes dans ce pays, mais il faut se battre. Il faut être plus fort, montrer qu'on est là pour de vrai. Dans mon travail, c'est quand tu es plus fort que les autres qu'on commence à te voir pour ce que tu es et non pas pour tes origines. C'est pas juste, mais c'est la réalité.

En Tunisie, on a toujours vécu mélangés : juifs, musulmans, chrétiens, athées. À Djerba, à La Goulette, tout le monde coexistait. Pas de rejet. On connaissait les cultures des uns et des autres, on partageait les plats. Pourquoi ici on peut pas faire pareil ? On n'est pas venus pour imposer notre modèle. On voulait le modèle français, mais enrichi de ce qu'on apporte.

## **7. La richesse de la banlieue**

MANEL

Grandir dans le neuf-trois, ça forge quelque chose. On côtoie des gens de partout, on apprend à comprendre l'autre. Ceux qui ont grandi dans un lycée privé parisien posent parfois des questions qui m'étonnent, sur le ramadan, sur les cultures, des choses basiques. Ils n'ont pas eu cette ouverture-là. Même sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre, moi au lycée ici, c'était déjà mélangé. À la fac, certains chargés de TD ne savaient pas ce qu'était une femme trans. Toute la salle s'est retrouvée à expliquer. Et toi, t'avais appris ça juste en grandissant là où t'as grandi.

SONIA

J'ai jamais eu besoin d'expliquer à mes filles qu'il faut accepter les autres, c'était évident. J'ai grandi en France en me mélangeant à tout le monde. Et dans mon travail pareil. C'est ça la richesse.

## **8. PORTRAITS : Les objets, les traditions, la mémoire**

MANEL

Le mortier de ma mamie, elle ne l'utilise pas, mais j'entends encore le bruit, cling cling cling. J'ai ce souvenir d'elle en train de nous préparer à manger. La nourriture, c'est ça qui garde le plus de mémoire. Quand on cuisinait le mouton pour l'Aïd, les femmes récupéraient la peau, la faisaient sécher au soleil, puis la farcissaient de viande hachée et de légumes. Enfant, ça traumatisait. En grandissant, on comprend que c'est ça qu'on garde. Ce moment collectif autour d'une même tâche, c'est éphémère à manger, mais le souvenir lui est permanent.

C'est un peu pareil avec les mariages. C'est le moment où je me suis sentie le plus tunisienne. C'est là qu'on découvre les traditions : les tenues, la musique, le henné. Ma mère s'habillait en rouge pour son mariage. La première fois que j'ai vu ça sur des photos, je lui ai dit qu'elle était trop belle, et que moi aussi je serais habillée comme ça. Le henné qu'on fait à la mariée, et aux enfants on met juste un petit rond dans la paume. Le lait qu'on distribue. Ce sont des gestes qui se transmettent sans qu'on s'en rende vraiment compte. La musique aussi, sinon je ne l'entends pas au quotidien. Pendant les mariages je la découvre, et après je l'ajoute à ma playlist pour ne pas la perdre.

C'est ça que je voudrais transmettre un jour. La cuisine, les gestes, les moments autour d'une table. Ça se transmet facilement, et ça crée des souvenirs qui durent. C'est éphémère à manger, mais le souvenir lui est permanent.

Sonia

Les crêpes, c'est notre truc à nous. Pas des crêpes comme ici, c'est une recette du sud de la Tunisie, de là où on vient. Ma mère les prépare à chaque fête de l'Aïd, et mes filles ont hâte. C'est un bout de la maison qu'on a ramené ici, à Noisy. Un geste simple, mais c'est tout un monde derrière.

C'est ça que j'essaie de leur transmettre, pas juste la recette, mais ce que ça représente. D'être fières de ce qu'elles sont, d'avoir cette double culture. Je trouve que ça devrait être une richesse pour tout le monde. Ça donne une façon de comprendre le monde tel qu'il est vraiment. On est un seul peuple au fond. Depuis trois ans, je les emmène en Tunisie chaque année, pour qu'elles n'oublient pas. La maison familiale là-bas, j'y mets de l'argent, j'aide à la restaurer. Pour qu'elles l'aient, même quand je ne serai plus là. Pour qu'elles y retournent avec leurs enfants un jour.

Et puis je les vois s'engager dans des associations, donner de leur temps. Ça me rend fière. Le monde manque de ça. C'est vous qui avez la relève. On vous a passé la flamme.

## Haya

Il y a un dessin toujours accroché chez ma grand-mère. C'est la seule image que j'ai de mon grand-père, je ne l'ai vu qu'une fois avant sa mort. Dans ma tête, il ressemble à ça. C'est tout ce que j'ai de lui, ce dessin.

En fait ma mémoire à moi, elle passe beaucoup par les histoires. J'adore les moments où on se pose, où on regarde les vieux albums, où on me raconte. C'est comme ça que j'ai développé mon oreille pour l'arabe, en écoutant, sans m'en rendre compte. La maison familiale en Tunisie c'est pareil, c'est les terres qu'il a cultivées, les murs qu'il a construits. Quand j'y vais, je marche sur ce qu'il a laissé. C'est une partie de qui on est. Et la culture se maintient comme ça, de génération en génération. Les femmes âgées prennent la darbouka pendant les mariages, elles chantent des chansons vieilles de plusieurs générations. Et les enfants de cinq ans les apprennent sans s'en rendre compte. Personne ne leur dit apprenez ça, ça rentre tout seul, par l'ambiance, par les gens autour.

C'est ça que je veux léguer un jour. Pas un objet, pas une règle, les histoires. Comme celle du grand-père qui a construit cette maison avec ses mains. Je la raconterai à mes enfants. Et eux, ils la raconteront aux leurs. C'est comme ça que ça vit.